

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2023 -

Catégorie Jeune adulte

Noémie Gagnon

1701, rue Parthenais

« Le sujet est une fille de dix ans. Elle vivait seule avec son père. Selon les dires du père, la semaine dernière, le 17 juillet, ils faisaient une balade sur la plage. Le sujet trouve un morceau de bois de grève à la forme particulière qu'elle ramène par la suite à la maison. Son père veut blanchir puis sécher au four la trouvaille – apparemment c'est la méthode pour faire disparaître les insectes –, mais sa fille, trop impatiente, l'accroche immédiatement au-dessus de sa tête de lit. Toujours selon le père, vers 3 h 45 du matin, il est réveillé par les cris de sa fille. Il court vers sa chambre aussi vite que possible. Là, il trouve le sujet couvert de perce-oreilles. Des insectes qui habitaient, vraisemblablement, dans le bois de grève. Pour la rassurer, le père décroche le bois, l'amène dans la cour arrière, puis le brûle avec de l'essence. Après une heure et une inspection de chaque centimètre de la chambre pour être certaine de ne plus trouver de perce-oreilles, le sujet accepte de retourner au lit, mais refuse de dormir car elle « peut toujours les entendre ». Le père, lui, n'entend rien, mais sa fille jure qu'elle décèle le grattement des insectes dans les murs de sa chambre. Trois nuits blanches plus tard, le père abandonne et contacte un exterminateur pour vérifier l'intérieur des murs. L'exterminateur leur assure que les perce-oreilles sont des insectes qui apprécient l'humidité et que pour cette raison les murs sont vides. Le soir même, le sujet répète pourtant à son père qu'ils sont « dans les murs, dans le plafond, partout dans la maison » et qu'ils sont « vraiment, vraiment bruyants ». Une semaine après leur balade sur la plage, le sujet n'a toujours pas dormi et ne parle plus du tout, du moins

c'est ce que le père prétend. Ce n'est que dans la nuit du 24 au 25 juillet que, pour la première fois, il la trouve endormie dans son lit. Le lendemain matin, toutefois, le sujet ne se réveille pas, et le père appelle l'ambulance. »

Julia soupire profondément. Même après dix ans de pratique, étudier le corps d'un enfant est toujours aussi difficile pour le moral. Elle reprend : « La patiente est arrivée à la morgue ce matin aux alentours de midi. Aucun signe visible de traumatisme. Hypothèse de départ : elle est probablement morte des suites de sa privation de sommeil. Mais cette histoire me rend perplexe... On ne meurt pas d'une dette de sommeil sans une autre maladie : je vais l'ouvrir. Heure actuelle : 21 h 24, 27 juillet 1998. J'ai épluché le rapport de police deux fois déjà. Il n'y a aucune indication claire de ce qui aurait pu causer la mort de cette fillette ou de ce qui lui aurait fait entendre ces grattements dans les murs. Les hallucinations auditives sont l'un des derniers effets du manque de sommeil, elle entendait des bruits dès le premier soir pourtant. Peut-être une lésion du canal auditif? J'en saurai plus une fois qu'elle sera ouverte. »

Quelques secondes s'écoulent avant que Julia poursuive sa discussion avec le magnétophone. Dans le silence, elle distingue des bruits de grattement subtils. Est-ce un effet de son imagination ou bien son empathie pour cette jeune fille qui lui joue le tour des neurones miroirs? « Pourtant, je ne saurais dire pourquoi, j'entends moi aussi quelque chose... » ajoute-t-elle, troublée.

Julia dépose le magnétophone sur le chariot métallique, empoigne la scie électrique, prend une grande respiration. Contrairement à son habitude, elle commence par la boîte crânienne. La lame rotative tranche la mince peau et la chair dépourvue de flux sanguin avant de crisser contre l'os. À travers les fins cheveux de l'enfant, Julia coupe sans s'arrêter jusqu'à ce que les deux fentes se rejoignent. Elle soulève délicatement les pans de la calotte crânienne. Elle sent aussitôt que quelque chose n'est pas normal.

Une fois le scalp entièrement retiré, elle recule, titube, empoigne le magnétophone avant que son bassin n'accroche le rebord du comptoir chromé puis, ravalant son dégoût, elle dicte: « Son cerveau est infesté de perce-oreilles... Les plus petits ont dû percer la membrane du tympan, traverser le vestibule, franchir le conduit auditif interne, grandir à l'intérieur et... Ils ont pondu dans le tissu cérébral. »

Masse coulante de perce-oreilles, larves, cerveau grugé englué dans le liquide céphalorachidien. Elle n'a plus besoin d'ouvrir le reste du corps pour trouver une réponse.

Le week-end suivant, Julia entame sa semaine de congé. Elle passera ses vacances d'été comme tout bon Montréalais : sur son balcon.

Étendue sur sa chaise longue, sous un soleil de plomb, impossible pour elle de se détendre. Elle est dégoûtée. Même la canicule et le climatiseur en panne ne lui donnent pas envie de finir sa coupe de rosé.

L'autopsie du 27 juillet la hante encore. Aussitôt qu'elle ferme les yeux, elle revoit le cadavre de la jeune fille, les perce-oreilles grouillants, le visage tordu de douleur du père en apprenant ce qui a tué son enfant. Les grattements, Julia les entend toujours. La nuit dernière, ce n'est ni la chaleur collante ni les draps imbibés de sueur qui l'ont tenue éveillée, mais ce bruit incessant.

Du revers de la main, elle chasse ce qu'elle croit être une mouche collée dans la moiteur de sa joue, mais il ne lui faut qu'une seconde pour réaliser ce qu'elle vient de balayer par terre. Un perce-oreille.

« Non. Y'a pas de perce-oreille dans Outremont », se dit-elle à voix haute.

Julia se précipite devant le miroir de la salle de bain, penche la tête et la secoue en tapant violemment avec sa main. Elle baisse les yeux : un petit insecte rampant se tient au fond du lavabo.

Le couteau électrique qu'elle a utilisé la veille pour trancher sa viande est toujours sur le comptoir de la cuisine.

Il ne lui reste qu'une chose à faire.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2023 -

Catégorie Jeune adulte

Karolanne Prémont

Le sorcier de Kinshasa

Cinq heures trente-sept de l'avant-midi. Réveil en fanfare. Yannico a à peine le temps de percevoir la lueur du jour blafard que le pied bouetteux d'un Yankee lui ferme les volets.

— Tu l'as caché où ton argent? s'enquiert-il.

— Lâche-moi. Je n'ai pas d'argent, répond Yannico.

— Ah, vraiment? Alors qu'est-ce que tu attends pour te mettre au boulot?

Cinq heures quarante-trois. Yannico sort du rond-point, s'accroche derrière une voiture, tentant de se rapprocher du carrefour de Super Lemba.

Cinq heures cinquante-deux. Yannico rejoint tous les membres de son écurie. Ils se mettent en route vers la circulation, respirant l'air d'un jour non différent du précédent, saturé de poussières et de gaz d'échappement. Ils espèrent arriver à récolter quelques billets.

Sept heures dix-huit. Une Mercedes Benz GLK 350 noire, mais surtout porteuse de bonnes nouvelles s'approche. Le lavage de vitres a porté fruit, ils récoltent alors 1000 francs pour l'écurie. Ils reviendront plus tard dans la journée.

Sept heures vingt-neuf. Ils rejoignent Benji, le leader, dans un minibus défoncé dans le carrefour de Super Lemba pour lui donner les francs. Ils auront enfin quelque chose à se mettre sous la dent. Benji interpelle alors une femme du groupe, Deborah, responsable des affaires. Elle enfile les billets dans un sac attaché à sa taille.

Huit heures cinquante-deux. Deborah revient avec le festin. Elle distribue les doses. Au menu, du bombé : résidus de combustion de carburants, de fonds de teint et d'antidouleurs. Complètement désinhibés par la drogue, ils ont désormais plus de courage pour commettre des vols et attaquer les gens.

Huit heures cinquante-sept. Yannico regarde Anne, sa voisine, dans le minibus, recouverte de sang sur les jambes et les cheveux ébouriffés dont la moitié sont arrachés. Il éprouve de l'empathie et de la pitié. Benji le remarque et s'approche alors de Yannico.

— Hey, toi! Yannico, c'est ça? lance-t-il.

— Oui, c'est ça.

— Tu la trouves jolie la nana?

— ...

— De toute façon, j'ai décidé qu'aujourd'hui ce serait ton baptême. Ça ne me fait pas peur les sorciers. Toi aussi tu prendras ton pied, ajoute-t-il d'un ton moqueur. Pour ma part, je n'en ai pas eu assez d'elle. Il s'avère que je préfère les garçons, si tu vois ce que je veux dire.

Jusque là, Yannico s'en était quand même bien tiré. Il faisait partie de l'écurie depuis à peine un mois, mais personne n'avait osé lui faire violence en raison de sa réputation.

Petit, il aurait été retrouvé assis près de sa mère décédée et les églises du réveil l'accusaient de sorcellerie. C'est pourquoi sa famille aurait fini par le jeter dehors, car aussitôt qu'il se passait quelque chose, ils le mettaient en cause et avaient peur de mourir à leur tour. Plus récemment, il a dû changer d'écurie, puisque tous ses membres ont été abattus par les Kulunas, gangs sans pitié de Kinshasa. Ils n'ont pas voulu s'en prendre à lui par peur d'être touchés par le malheur.

Neuf heures dix-sept. L'heure est à l'inauguration, Yannico doit s'aguerrir. Benji lui fait son premier vrai tatouage. Il lui taillade le corps avec des lames de rasoir et s'ensuivent quelques coups de machette. En plus des kilomètres de vie tatoués naturellement sous ses pieds, son dos est désormais tapissé d'une carte du ciel, des constellations de plaies saignantes.

Neuf heures trente-trois. Yannico est sodomisé par les Yankees du groupe, c'est-à-dire les hommes forts, mûrs et dotés d'esprit.

Dix heures une. On passe au rituel de nettoyage des plaies. Les Yankees urinent chacun leur tour sur le fêté. Le voilà fin prêt, il fait officiellement partie de l'écurie.

Dix heures quinze. Tous les membres doivent retourner chercher des billets pour le repas du midi. Yannico a la chance de pouvoir passer son tour, comme il est inconscient. Il reste dans le minibus le temps de reprendre ses esprits.

Midi vingt-quatre. C'est l'heure du repas. Bombé. Yannico, à nouveau conscient, participe à la désinhibition, dans le but d'effacer la douleur.

Treize heures dix-sept. Anne s'approche de Yannico, le regardant de la même façon dont celui-ci l'avait fait plus tôt.

— Une balade, ça te dit? demande Anne.

Yannico hoche la tête en signe d'approbation.

Treize heures quarante-cinq. Silencieuse depuis leur départ, Anne les dirige vers une télévision dans la devanture d'un magasin d'électroniques.

— Le foot, t'aimes ça? lance Anne.

— Oui. J'aime bien.

— Tu préfères quelle équipe?

— RDC.

— Ah! T'es un vrai shégué! Pas question de prendre pour une équipe de l'étranger, n'est-ce pas? répond-elle en riant.

— Regarde! L'écran affiche 10 juillet, dit Yannico. Demain, c'est mon anniversaire.

— Vraiment? C'est génial! Je trouverai du 36 oiseaux, de la colle et du Lotoko pour fêter ça! Tu auras quel âge?

— J'aurai 7 ans. Mais j'aurai surtout le vertige de devoir ouvrir encore les yeux...

Les plantes respirent la nuit

La science l'a démontré. Un papillon nocturne s'oriente par rapport à la position de la lune et serait dévié de sa trajectoire par la lumière artificielle. L'illusion lunaire d'un globe incandescent brûlant pris pour une boussole, quel désenchantement! Attirée moi aussi par toute lumière captivante qui se détache de l'obscurité, suis-je perdue? Ou plutôt obnubilée par une autre vision qui ne saurait se dérober à ma mémoire? Entourée de vie, pour l'avoir tout juste donnée jusqu'à la porter en moi à nouveau, je dus irrémédiablement affronter la perte, lourde, lente, terne.

La dormance permet à un organisme — végétal — se trouvant dans des conditions défavorables de faire une pause dans sa croissance et son développement pour l'aider à conserver son énergie. Peut-être suis-je moi-même dans une phase de dormance, à vivre un vide créatif qui fait suite au tumulte lié au départ d'un être cher. Accompagner vers la mort, tout comme accompagner vers la vie, est une expérience transformatrice; comment tout remettre en route par la suite? Je trouve déjà difficile de reprendre le rythme de la vie que je me retrouve en plus à « devoir » relancer ma création en arts visuels. Je DOIS tenter quelque chose. Je me rappelle avoir entendu quelque part que c'est en partant du plus simple, c'est-à-dire en commençant par regarder près de soi, que les plus grandes idées émergent. Je fais le petit saut. Ce soir, j'endors mon bébé en vitesse et je me permets de sortir dehors une courte heure, avant que le prochain

boire ne soit réclamé. On annonce une première neige imminente, c'est une double course contre la montre afin de capturer ce qu'il reste des derniers instants de verdure.

Ma maison est entourée d'un terrain vague, d'une végétation en bordure de forêt et de quelques plantes disposées çà et là par mes soins : presque tout y est sauvage et pousse librement. Toujours avec l'objectif de la simplicité, je commence ma session en arpentant une portion de sol truffée de grandes tiges de foin, appareil photo en main, lampe au front, sans attente particulière. Je butine dans le froid du soir et passe en moyenne cinq minutes avec chaque zone d'intérêt, composée soit de branchages, buissons ou tiges quelconques aux caractéristiques fort dépouillées. Il fait déjà noir à ce temps-ci de l'année et même avec une source lumineuse dirigée, une longue exposition photographique nécessite l'immobilité du sujet pour éviter le flou. Le résultat sera fort hasardeux, selon moi, puisqu'il me faut attendre l'essoufflement du vent afin de procéder à l'immortalisation de ces tiges.

Solitaire au sein de cette noirceur, je m'imagine épiée par des animaux nocturnes. Je ne m'étonnerais pas de voir des yeux luisants me surprendre à la lueur perdue de ma lampe. Quelques frissons parcourent mon dos à cette idée, mais rien de tel ne se produit. Dans ce tunnel de lumière frontale, la présence avec laquelle je dialogue dans un tête-à-tête intime relève des tiges de végétation sauvage, séchées mais toujours enracinées. Parmi celles-ci, je me sens toute verticale, en croissance vers le ciel, plus proche d'elle.

Nous n'étions que cinq pour l'accompagner. Cinq âmes accrochées à la cadence de ses poumons. Une respiration nous faisant espérer la prochaine. Elle était déjà froide alors que son corps survivait encore, à peine. J'étais debout au pied du lit et mes yeux ne la quittaient pas. J'analysais la force de chaque poussée d'air. La pause suivante semblait

plus longue que sa précédente
Jusqu'à...ne.....laisser.....plus.....qu'un.....filet.....d'air.....s'extir
per.....de.....ses.....lèvres.

Celui-là, c'est le dernier.

Je le sais, c'est le dernier.

L'attente se fait bien longue.

J'avais raison. J'ai été seule témoin de son dernier souffle. C'était maintenant à mon tour de libérer le mien. Inconsciemment, j'économisais l'air pour ne pas le lui voler. Nous avons alors vacillé comme des tiges au vent, nous cinq, dans cette petite chambre aux rideaux tirés. J'ai eu l'urgence de chuchoter au vestige de son corps d'aller vers la lumière. Je crois que c'est là que ma dormance a débuté, au cours de la plus belle et chaude journée de l'été.

En rentrant de mon périple d'arrière-cour, je suis prise d'un vertige soudain en ouvrant le premier fichier sur mon ordinateur. J'y découvre une image en clair-obscur tout à fait sublime aux allures de buisson ardent. Dans le noir profond de la nuit, une apparition mystérieuse, délicate, presque caressante : celle d'une gerbe de blé sauvage séchée, captée entre deux soupirs de la brise. Une gerbe funéraire toute significative, comme on n'en verrait jamais dans aucune cérémonie d'adieu.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2023 -

Catégorie Adulte

Johane Thériault Morin

Vertige

Il y a de ces voyages dont on ne revient pas tout à fait.

S'échapper, décamper, s'enfuir, éviter, s'éloigner, se dérober devant la réalité, c'est la fuite:

Ce matin, il faut que je le fasse malgré la noirceur qui m'enveloppe, malgré l'incertitude, l'incompréhension aussi.

Mon camion est prêt : raquettes, gourde, bouffe. Le plein est fait, je peux faire autant de kilomètres que je le désire pour ce voyage dont je ne connais pas l'issue. Il neige, mais rien ne m'arrêtera aujourd'hui : ni le soleil qui se couche à 16 h, ni le verglas, ni la peur d'affronter en solo les monts Valin et leur chemin de glace et de poudrière. La solitude est devenue presque une amie.

Me voilà partie. J'ai toujours aimé conduire. Excellent pour la contemplation et la réflexion.

Spotify accompagne mon silence de sa musique choisie. Mon gros camion ronronne, ce fidèle compagnon, plus confortable que mon salon, enveloppant et sécurisant avec son habitacle fermé sur le monde, plus habité que jamais par moi et mes pensées. Il mange les kilomètres et sur le siège du passager, immobiles, invisibles, présents se tiennent mes fantômes.

Il y a quelques mois, c'est dans cet habitacle que j'ai pris mon premier envol, qu'une inespérée fenêtre de liberté m'est apparue. Surprise, je pouvais rire encore, je pouvais construire un monde nouveau malgré le tourbillon de cette fragile existence, de sa

réorganisation. Oui, il existe une ouverture sur une vie à recommencer, à réinventer. L'espoir ne meurt pas. Je suis partagée entre saisir l'opportunité, laisser le carreau ouvert ou le refermer. Ressusciter demande une somme d'efforts considérables et je suis si fatiguée.

Sur mes épaules, le poids du monde, les finances, les nouvelles tâches à apprendre, les obligations auxquelles je dois faire face.

Ces questions existentielles tournent dans un ballet infini, grugeant toute mon énergie, me laissant perpétuellement indécise.

Une heure et demie de route, de glace, de neige, j'arrive enfin. Me voilà devant la montagne enneigée : celle que je gravis en quatre roues l'été mais que je devrai monter à pied sur quelques kilomètres. Je stationne le camion, je sors. Cette masse impressionnante pointe vers le ciel, grande, belle, imposante avec, sur son sommet, une corniche rocheuse surplombant le vide.

J'ouvre la porte arrière, je sors mes raquettes, je les chausse. J'attrape ensuite le sac à dos sur le siège. Je l'endosse, ajuste les sangles. Il est lourd, je sais pourquoi. Bien collé contre mon dos, j'en profite pour une dernière fois. Je le porterais toute la vie, mais il faut que ça s'arrête.

Heureusement, il y a un petit chemin dégagé, sans arbre. Je l'emprunte; mon ascension en sera facilitée. Le rocher que je veux atteindre m'appelle et me repousse tout à la fois. Comme la vie en moi qui veut germer à nouveau et l'emprise du passé qui me tire en arrière. À chaque pas dans cette nouvelle vie, j'aimerais tant que ce paradoxe me quitte, me laisse un peu tranquille, cesse de saper mon énergie.

Est-ce que je fais la bonne chose? Une avalanche de culpabilité, une mer d'incertitude me hantent depuis trop longtemps. J'espère me libérer aujourd'hui, trouver la faille, sortir ma main, m'accrocher, respirer un bon coup.

La côte est abrupte, le froid cinglant et la neige tombe. Je m'arrête pour souffler un peu. Mon camion, tout en bas, commence à rapetisser, le lac Albert au loin pointe le bout de son nez. Je gravis cette montagne comme j'essaie de me dépasser tous les jours : réparer ma porte de garage, négocier pour faire réparer mon toit, apprendre comment fonctionnent les panneaux solaires, me débarrasser des souris dans le toit du chalet, me débattre avec mon ordinateur, etc.

Je poursuis mon ascension. Le soleil, libéré des nuages qui s'enfuient, apparaît et colore le paysage : tout devient rose et orange. Enfin sur la cime de la montagne, je comprends pourquoi j'ai choisi cet endroit. La fenêtre de la liberté, elle est ici, je la reconnais : des forêts d'épinettes, de sapins à perte de vue, cédant parfois la place à des étendues de lacs gelés. Sur la corniche, le soleil d'hiver étend ses rayons une dernière fois pour aujourd'hui. Il est sur le point de se coucher. C'est déjà l'ombre qui approche.

Je défais les sangles de mon sac à dos qui tombe lourdement dans la neige. Moi aussi. C'est le moment. Je le fixe une dernière fois, je l'ouvre enfin. Je sors la boîte de carton, je frappe doucement sur le cercle pointillé d'un doigt tremblant. J'avance sur le bord de la corniche, je me sens faible, les jambes molles, étourdie par l'altitude et par ce que je dois faire.

Je penche la boîte de carton au-dessus du gouffre et les cendres s'envolent. Je voudrais les retenir, mais je les regarde s'envoler avec mon courage, avec tous ces merveilleux souvenirs de lui, de moi, de ses bras rassurants, de son souffle dans mon cou, de son sourire sur le parvis de l'église quand il m'a vue remonter l'allée, de son corps, de ce que nous étions, tous ces souvenirs à jamais passés.

La dernière poignée de lui, je la retiens dans ma main, le bras étiré, poing fermé, yeux dans les yeux avec le soleil. Et encore le paradoxe : ouvrir cette main, me libérer,

avancer d'un pas, sauter! Ou rester suspendue au bord de cette corniche rocheuse, prisonnière d'un plus grand vide, prisonnière de l'éternel vertige de son absence.

- 3e prix littéraire Damase-Potvin 2023 -

Catégorie Adulte

Sophie Potvin

Phénix en fuite

J'ai terminé ma nuit assez tôt, avant tout le monde, vers quatorze heures. J'ai enfilé ma tenue de scène et procédé à quelques étirements rudimentaires. J'ai vite pensé à monter mes pinceaux jusqu'ici pour me maquiller, en paix, sans craindre qu'il me rejoigne. Il ne grimpera pas. Ils ont tous la trouille de se percher sur la dernière plateforme, même Auguste. C'est con, elle lui appartient : c'est lui le trapéziste. Il n'y demeure jamais plus de quelques secondes, le temps de s'agripper à la barre et de s'envoler.

J'étire le bras et j'introduis mon index dans un des trous qui décorent l'épaisse toile à rayures. Un peu comme je le ferais avec une alliance. Il faudra encore trouver de quoi la rapiécer cette toile. Surtout trouver quelqu'un d'assez manuel et intrépide pour le faire, ce qui paraît évident dans un cirque, mais qui est ardu en réalité. Non pas que ce soit prioritaire, nous manquons d'espace et certaines marches menacent de céder, mais essayer de tenir en équilibre sur un fil avec un torrent sur la tête relèverait de l'absurde. Je les regarde s'activer en bas; je suis spectatrice d'une fourmilière où chaque insecte sillonne le même circuit que la veille. Nous offrons trois soirs de représentations par semaine au gré des villages qui consentent à nous accueillir. Le premier geste au lever consiste donc à se faire une toilette de chat pour atténuer les traces des milles parcourus. Tous s'affairent à se décrasser sommairement, tandis que les plus poilus en profitent pour se raser de près et asperger leur peau rougie d'eau de Cologne. À

l'exception de Marie, la femme à barbe, qui courrait à sa perte si elle en venait à suivre le mouvement.

Les plus rapides, ou les moins fiers en sont déjà à l'étape du costume. Chapeaux cloches, velours fatigués et faux strass sont de la fête. On troque les fards gras et on s'active à se tartiner le minois. On devient fée, clown mélancolique et maquignon fou. Le maïs éclate et on le tasse dans des cônes de papier qui s'imbibent de beurre. Les pommes d'amour durcissent sur les présentoirs fixés à la taille des cantiniers qui déplacent les bancs sans en renverser une. Elles remplissent l'espace de leur parfum de caramel. Cette odeur confirme à mon estomac qu'il n'a rien reçu. Tant pis, je ferai sans. Me voilà presque phénix. J'ai un bon bout de chemin de fait si on en croit ma combinaison orange et mon nez aquilin qui se reflètent sur le miroir de poche que je tiens avec mes orteils. Je glisse sur ma tignasse, carré indomptable indompté, de gigantesques plumes rouge vif qui ornent un bandeau doré. J'applique un carmin pour enflammer mes lèvres.

Voilà qui complète à merveille le jeu d'ombres sur mes paupières qui s'étirent maintenant jusqu'à la cime du chapiteau.

Les clients patientent dehors avec leurs billets sous le nez. Je peux les observer d'en haut à travers la fente retenue par une chaîne qui fait office de guichet. Ils ont sans doute faim de sensations et de surprises, même si on sait que plusieurs sont là pour les tenues légères des danseuses. Et le maïs soufflé. Peu importe la raison qui les amène, je pousse mon corps dans ses retranchements à chaque performance. Je jouis de la foule ébahie qui retient son souffle et qui plus tard s'extasie.

Je vois Auguste en gilet de corps, les bretelles baissées. Il appartient au clan des coquets. Je réalise que dans les dernières semaines, je me suis laissé emporter par la découpe de ses biceps à rendre jaloux Louis Cyr. Il me cherche du regard, sa sempiternelle Marlboro au bec. Avec la main droite dans sa poche, il tâte ce boîtier que

son pantalon peine à camoufler. Ce maudit boitier qui me nargue encore. Il arbore un air confiant qui m'exaspère et qui traduit sa tendance à s'imaginer que chacun va se plier à ses lubies. Comment peut-il penser à me le demander? J'attendrai les dernières secondes précédant mon numéro pour me fondre dans la troupe et filer.

Le matériel se range en vitesse, tandis qu'on ouvre la barrière de fortune. Les cantiniers attribuent des sièges aux spectateurs qui s'obstinent pour ne pas hériter du coin en terre battue. La fébrilité s'installe et calque la musique du flûtiste qui s'excite et improvise des crescendos. J'entends les chevaux hennir et Coco le chimpanzé cracher des sons qui trahissent sa nervosité. Les invités bavardent et essaient de trouver une position optimale malgré la proximité de leurs voisins et des enfants qui s'agitent dans tous les sens, comme Coco.

On tamise l'éclairage et tous se mettent à applaudir par anticipation. Le maître de cérémonie s'impose et défile le programme de la soirée à l'aide de son portevoix d'où sort un ton caverneux. Je ferai l'ouverture.

Pendant que les clowns divertissent les spectateurs à coup de grimaces et de chutes calculées, je quitte ma cachette même si j'avais envie d'y rester. Je m'assure du coin de l'œil que les deux techniciens descendent mon cerceau à hauteur d'homme. Leurs mains que je sais calleuses tirent sur le système de poulies qui n'est plus tout neuf et qui grince son désarroi. Un ajout subtil au tintamarre qui règne ici et qui augmente le mien. C'est mon signal d'entrée.

Je me dirige vers la scène, un matelas en forme de cercle lancé sur le sol. Je rencontre Auguste qui s'est matérialisé devant moi. Je joue l'innocente. Il tente de me retenir, mais je fonce vers mon objectif avec le feu aux plumes.

Face à la foule, je me positionne devant mon cerceau. Je l'attrape à l'aveuglette et je courbe le dos afin de valider ma posture. Le froid du métal appuie sur mes vertèbres alors que je libère mes mains. Je me sens faiblir. C'est l'émotion, ou le petit déjeuner

que j'ai négligé. Remontez-moi! Je préfère me casser le cou plutôt que de laisser Auguste y passer la corde.

L'escalier

Charles a sept ans.

Il se tient debout au haut de l'escalier. Un escalier droit et un précipice. Charles a quitté la chambre, celle qu'il partage avec ses frères. Ce soir, il a attendu le plus longtemps qu'il a pu. Il aurait tant voulu éviter cette descente, ce passage, ce calvaire. Il a dû pourtant s'y résigner : il ne peut pas mouiller encore son lit, commettre la faute, supporter l'humiliation des moqueries, les reproches, les condamnations et l'intolérable culpabilité. Les toilettes sont tout juste là au bas de l'escalier, au bout du monde pour ainsi dire. Charles est un enfant fragile, souvent angoissé et plus encore quand il est là, lui, de retour ce soir dans sa chaise berçante qui étrangle le court passage vers la liberté.

Charles a sept ans.

Depuis les dix minutes que son envie a multipliées, il attend, misérable au-dessus du vide où il lui vient parfois l'étrange pulsion de s'y jeter, d'y disparaître. Il fixe les marches, les treize marches, il les compte et les recompte. Sans cesse il refait sa descente dans le gouffre que ses tremblements agitent, déforment. C'est son vertige à lui, en dedans de lui, ce flottement qui l'accompagne à chaque fois qu'il pose le pied sur une marche. Une houle qui lui donne la nausée, cette angoisse de la rencontre redoutée.

Charles a sept ans.

Au milieu de la descente, Charles s'assoit sur une marche mouvante, un moment pour apaiser les battements de son cœur. D'où il se tient, il le voit, lui, assis dans sa berçante, qui grandit, enfle, se répand, envahit tout l'espace. Un homme mauvais caché dans un homme tranquille. « Un homme aimant. » C'est ce qu'elle dit, elle. Elle dit aussi : « Un homme nécessaire. »

Charles a sept ans.

Assis, Charles arrive à calmer un peu son envie, mais ça ne pourra pas durer. Six marches encore à affronter. Puis le passage si étroit, le piège. Un petit espoir quand même, un souhait : peut-être que ce soir il trouvera la ruse pour échapper à..., pour s'échapper. Peut-être que ses prières seront exaucées, une magie qui saurait le rendre invisible. Il n'y a que dans sa tête que Charles est libre, dans les cachettes qu'il a construites dans sa tête, là où il peut encore refouler les vagues de dégoût et de honte, loin des vertiges qui l'embrouillent.

Charles a sept ans.

Il descend les dernières marches sur la pointe des pieds, les yeux fermés comme si la noirceur pouvait avaler les grincements inévitables du vieux bois lézardé. Surtout ne pas trébucher, ne pas l'alerter, lui, la bête berçante tout près. Au pied de l'escalier, Charles arrive difficilement à contenir son envie de plus en plus vive. Devant lui, le court passage, ce goulot d'étranglement qu'il lui faut traverser en équilibre sur le fil tendu de son angoisse en dépit de l'étourdissement qui monte en lui, qui le prend encore, qui le reprend chaque fois.

Charles a sept ans.

Il allonge le pas entre la course et la retenue. Une démarche malhabile. Un instant, il est convaincu qu'il va y arriver, qu'il va traverser indemne l'insoutenable moment, vaincre, défaire le sort. Un sourire et un apaisement tout juste avant le choc, la condamnation. Au moment où il est soulevé, emprisonné, il parvient à retenir le vomissement que provoquent ses nausées. Ne pas vomir sur l'homme, ne pas vomir absolument, ne pas commettre l'irréparable. Il s'abandonne à la défaite, il se retire, il se quitte comme s'il pouvait échapper à lui-même.

Charles a sept ans.

Le berceur a des mots doux, des caresses lentes faites pour apaiser, des étreintes pour dire la tendresse, l'amour. Le berceur a des baisers aussi comme des promesses ouatées. Il appelle l'enfant : « Mon p'tit loup. » Il a tellement de mains, le berceur, des mains partout, des mains fiévreuses, des chatouilles et des attouchements sous le caleçon de Charles assis sur ses genoux. Une douce violence, un outrage enveloppé de velours. Un déguisement, un mensonge, une trahison.

Charles a sept ans.

Terrifié et impuissant, il n'arrive plus, Charles, à retenir son envie. Il urine sur le berceur qui ne berce plus. Soudain il est au sol, poussé violemment, rejeté, méprisé, injurié, frappé, piétiné, impardonnable. Chassé à l'étage, il reprend l'escalier de ses vertiges, lentement, douloureusement. Charles est coupable d'être l'enfant qu'il est. Une ascension vers un abîme comme un refuge si rassurant où tout peut disparaître.

Charles a sept ans.

Du haut de l'escalier, il s'est retourné face au vide... une dernière fois.

Charles Devin avait sept ans.

- Mention prix littéraire Damase-Potvin 2023 -

Catégorie Professionnelle

Sébastien Gagnon

Valsalva

Les fantômes de mes amants passés flottent négligemment au-dessus de mon corps empesé, visibles même dans cette nuit aquatique perpétuelle. Leurs silhouettes blêmes – on dirait de gros corégones morts – longent le cran, durant les cinquante premiers pieds de la descente. Je trempe en plein dans le cliché très élimé de la plongée en soi-même, une incursion plus risquée qu’une saucette dans le Saguenay. Je me suis habituée à croiser ces spectres de mes amours évanouies comme j’ai dû m’habituer à fréquenter les monstres du lac Vouzier, lors de mes premières sorties. Ma mémoire est une rivière et mes amours de grands brochets harponnés qui baignent dedans et refusent de crever.

L’eau froide glisse sur ma combinaison étanche, comme des mains d’hommes bien huilées sur ma peau insatiable. Les ectoplasmes contemplant leur morne reflet dans la vitre de mon masque de la même manière qu’ils louchaient vers les portes-miroirs de ma chambre à coucher, au cours de ces nuits de Kamasutra pour les nuls. Je cherchais parfois leur regard, curieuse de savoir ce qu’ils voyaient de plus dans le reflet de nos ébats que ce que je leur proposais alors crûment. Rares étaient ceux qui trouvaient la consistance de ma chair plus appétissante que la pornographique réflexion de nos étreintes dans la lumière des chandelles à massage. Maintenant, leurs orbites sont vides, récurées de toute lubricité par quelque poisson-nettoyeur, et ne reflètent que

l'absence. Je nage au travers d'eux telle une grosse poule de mer qui se pincerait le nez aux deux ou trois pieds.

Les sédiments en suspension troublent l'eau dans cette première couche et lui donnent une couleur rougeâtre. Rendue là, il me prend souvent l'envie de rebrousser chemin, de sauter dans ma voiture pour aller boire une pinte à la micro la plus près. Baigner dans cette bière rousse sans pouvoir en avaler une seule goutte, quel tourment ! Mais il me faudrait alors repasser sous le regard accablant de ces prétendants tombés au combat, sans avoir rien contemplé d'autre qu'un passé révolu. Mes bulles d'air remontent donc seules, tandis que je sors du flou onirique de l'halocline, que la lampe sanglée à mon poignet détourne enfin son faisceau des vestiges de ma vie sentimentale pour balayer la faune sous-marine, bien plus réjouissante.

Les touristes de surface viennent à Sainte-Rose admirer le fjord, l'église, puis s'arrêtent au bout du quai. Moi je continue et je descends pour contempler les cottes et les sépioles. Place les mains devant moi, forme des griffes avec mes doigts, et rugis dans ma tête en me tenant à distance respectueuse des méduses à crinière de lion. Je m'attendris devant les nudibranches et le corail mou. J'en connais quelques-uns qui seraient soulagés d'apprendre qu'une femme peut parfois trouver de l'attrait dans le désossé, dans le flasque.

Je m'efforce à la sérénité. Cohérence cardiaque et moment présent. De quoi rendre hystérique de bonheur une coach de vie. Mais le temps m'est compté, il commence déjà à faire un peu froid, et bientôt il me faudra rejoindre la surface. La dérive continuera sur la terre ferme, mais il y fera plus chaud. Et je pourrai mettre fin à mon strict régime d'oxygène en bonbonne pour y ajouter un peu d'alcool en bouteille. On ne peut pas toutes être équipées de tentacules ventousés, comme la sage pieuvre qui

arrive à se construire une armure de coquillages. Dès lors il faut bien boire, puisque l'ivresse est un bouclier.

Ou une flèche. Ça dépend.

L'agitation dans ma cervelle est-elle la cause de ces remous qui perturbent soudainement la flore environnante, ou quelqu'un vient-il juste de retirer le bouchon au fond de la rivière? Un courant me happe que je n'avais pas anticipé. Les anémones elles, se balancent dans cette tempête sous-marine comme de gracieuses ondines. L'épaisse combinaison tente de me ramener à la surface, mais les pesées dans les poches de ma veste font leur travail. Je lutte contre l'égarément, me le réservant pour les soirées de danse sur le plancher des vaches. Pourtant, je me retrouve bientôt déboussolée, ignorante d'où se trouve le haut, aussi bien que le bas. Prise de vertige à la pensée des quelque sept cents pieds d'abysses en ces lieux, je tente de me ramener à l'aide de certaines manœuvres respiratoires. Ne jamais sous-estimer le pouvoir de sa cage thoracique. Me voilà prise entre deux eaux. Ce qui pourrait constituer le titre d'un long chapitre sur mes dernières années. Un peu affectée par les changements subits de profondeurs, j'expire contre mes narines pincées. Grâce à Valsalva, je me rééquilibre la pression, à défaut des chakras, n'en déplaise à cette même coach de vie. Chacun ses douches froides. Le claquement caractéristique de mes tympans semble avoir le même effet qu'un coup de feu dans une forêt, et je retrouve la quiétude en même temps que mes repères. Il est temps de partir à la poursuite de mes bulles.

Encore une fois, je tenterai de laisser les souvenirs de mes amours mortes couler au fond, histoire de me délester. Quitte à accentuer encore un peu plus la pollution des écosystèmes, déjà contaminés pour plusieurs siècles. Mais encore une fois, je devrai me résoudre à ce qu'ils remontent avec moi, comme des épaves attachées à des ballons.

Lorsque ma tête émergera, que les touristes me prendront pour un phoque venu respirer, je n'aurai pour premier réflexe que de me rendre au quai. Et de chercher parmi les badauds s'il n'y aurait pas un beau spécimen de mâle prêt à me suivre jusque chez moi pour plonger entre mes draps. Je suis une grande prédatrice, mais peut-être que celui-là sera le bon, et ne finira pas noyé dans les eaux glacées de la rivière Déception.

Dans le cas contraire, et bien, *you'll float, too*, mon cher. Et sûrement que sans détendeur dans la bouche, j'afficherai le même sourire inhumain que Pennywise le clown.